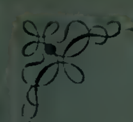
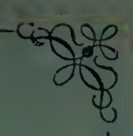
Rossignol, J.P. (Jean Pierre)
Des artistes homeriques

PA
4037
R68



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Victoria College

DES ARTISTES

HOMÉRIQUES

OU

HISTOIRE CRITIQUE DES ARTISTES

QUI FIGURENT

DANS L'ILIADE ET DANS L'ODYSSÉE.

PAR

J.-P. ROSSIGNOL,

Membre de l'Institut, professeur de littérature grecque
au Collége de France.

PARIS,

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE,

RUE DES GRÈS, 7.

1861




DES ARTISTES

HOMÉRIQUES

OU

HISTOIRE CRITIQUE DES ARTISTES

QUI FIGURENT

DANS L'ILIADE ET DANS L'ODYSSÉE.

PAR

J.-P. ROSSIGNOL,

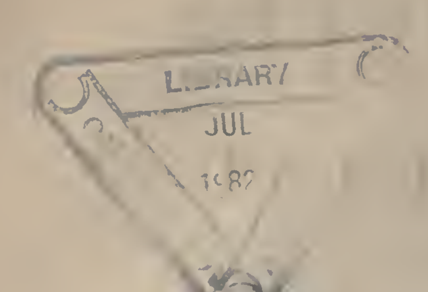
Membre de l'Institut, professeur de littérature grecque
au Collége de France.

PARIS,

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE,

RUE DES GRÈS, 7.

1861



PA
4037
R68

A SON EXCELLENCE

M. ROULAND

SÉNATEUR

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES CULTES.

AU MINISTRE

QUI A RELEVÉ LES ÉTUDES CLASSIQUES
ET QUI ENCOURAGE
AVEC UNE PATERNELLE SOLLICITUDE TOUS LES MEMBRES
DU CORPS ENSEIGNANT.

Hommage

De son très-humble et très-obéissant serviteur,

J.-P. ROSSIGNOL.

DES ARTISTES

HOMÉRIQUES

OU

HISTOIRE CRITIQUE DES ARTISTES

QUI FIGURENT

DANS L'ILIADE ET DANS L'ODYSSÉE.

Comment se fait-il que l'histoire de l'art n'ait pas encore un chapitre consacré aux artistes qui figurent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée?* Comment se fait-il que dans ces Catalogues que l'on a dressés des artistes de l'antiquité, on ait précisément omis ceux que nous offrent les deux plus anciens monuments de la littérature, ou que, si l'on a consenti à signaler un ou deux noms, ce n'ait été qu'en passant, et presque en demandant grâce? Cette omission, qui est toute volontaire, se doit fonder sur une manière de voir dont nous démontrerons la fausseté; elle doit avoir pour cause une erreur que nous réfuterons, et n'a pu être conseillée que par des scrupules que nous essaierons de lever.

Persuadé donc que l'histoire de l'art n'a pas à retirer de la connaissance des artistes homériques un moindre fruit que de celle des personnages les plus authentiquement certains, nous allons les passer en revue, donnant sur chacun d'eux tous les renseignements qu'il nous a été possible de recueillir.

DÉDALE.

Homère a cité Dédale comme l'auteur d'un bas-relief remontant au delà de 1300 ans avant le Christ. — Ce nom de Dédale, qui ne fut d'abord qu'une appellation générique, pour désigner un artiste inconnu, signifiait aux yeux de la tradition, comme à ceux du poète, un être réel.

J'ai déjà consacré un article particulier à Dédale, et je ne m'occuperai ici de ce personnage que dans ses rapports avec Homère. Le poète l'a signalé comme le sculpteur d'un merveilleux bas-relief, représentant un chœur de danse que Vulcain reproduisit sur le bouclier d'Achille :

« Sur ce bouclier le célèbre boiteux traçait le dessin varié d'un « chœur semblable à celui que jadis, dans la vaste Cnose, Dédale « travailla pour Ariane à la belle chevelure. »

Ἐν δὲ χορὸν ποίκιλλε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
Τῷ ἴκελον, οἷόν ποτ᾽ ἐνὶ Κνωσῷ εὐρείῃ
Δαίδαλος ἤσκησεν καλλιπλοκάμῳ Ἀριάδνῃ (1).

L'artiste est supposé ici dans la Crète, où il se réfugia après le meurtre qui l'avait forcé de s'exiler d'Athènes, et où il se fit admirer par d'étonnants ouvrages. Ces vers lui assignent une date à peu près déterminée, en le plaçant à l'époque d'Ariane et de Thésée, c'est-à-dire au delà de 1300 ans avant le Christ.

Le nom de Dédale, nous l'avons déjà dit, ne servit dans le principe qu'à désigner l'auteur inconnu de quelque œuvre d'art ou de quelque invention remarquable, et ce n'est, à proprement parler, que l'adjectif δαίδαλος, si souvent employé par Homère, pour exprimer tout ce qui est ingénieusement conçu et industrieusement exécuté. Rien ne prouve cependant que le poète n'ait pas cru que ce nom avait été porté par un individu réel ; et ce qu'il y a de sûr au moins, c'est qu'il regardait le bas-relief de Cnose comme sorti de la main

(1) *Il.* Σ', 590 sqq.

d'un homme. Il semble, en effet, avoir voulu dans cette circonstance mettre en regard de l'industrie divine l'industrie humaine. Disons même à ce propos que les anciens s'étonnèrent beaucoup, et furent presque scandalisés du rapprochement. On n'a qu'à lire dans les scholies de Venise le passage qui commence par ces mots : « Ici se « présente la fameuse question : Comment un dieu imite-t-il un « homme? — Πολυθρύλλητον ἐνθάδε τὸ ζήτημα· πῶς ὁ θεὸς τὸν ἄνθρω- « πον μιμεῖται; » On y verra ce qu'avait imaginé la subtilité alexandrine pour résoudre le cas de théologie, j'ai presque dit de conscience. S'il était besoin cependant de défendre ici l'orthodoxie d'Homère, nous oserions assurer que le poète n'a commis aucune irrévérence en faisant traiter un même sujet par Vulcain et par Dédale. C'est dans l'exécution, en effet, que devait éclater la supériorité de l'artiste vainqueur, et c'est là aussi que le dieu devait avoir laissé bien loin derrière lui le mortel. On en pouvait juger du reste par la comparaison de la description de l'œuvre de Vulcain avec la réalité de l'œuvre de Dédale, et c'est là le rapprochement sur lequel se reposait Homère.

Un de ces doctes interprètes auxquels je faisais allusion tout à l'heure a proposé une explication, qui n'est pas sans rapport avec la nôtre. Voici comme il s'exprime : « Du reste, le poète ne dit pas « même cela; mais il dit simplement que les deux œuvres se res- « semblaient, non que l'une était l'imitation de l'autre. Que si l'on « trouve encore cette comparaison impie, il faudra répondre ce qui « a déjà été dit par plusieurs, que ceux qui font usage des exem- « ples, représentent les choses invisibles et inconnues par les choses « visibles et connues. Personne, en effet, n'a jamais vu une œuvre « de Vulcain, tandis qu'il est vraisemblable que beaucoup ont vu « beaucoup d'œuvres de Dédale. — Ἄλλως τε οὐδὲ ὁ ποιητὴς τοῦτο λέγει, « ἀλλ' ἁπλῶς ταῦτα ὅμοια εἶναι, οὐ τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου μίμημα. Εἰ δὲ καὶ « τὴν σύγκρισιν ταύτην ἀσεβῆ δόξουσιν εἶναι, ῥητέον τὸ πολλοῖς ἤδη εἰρη- « μένον, ὅτι ἀπὸ τῶν ἐν ὄψει καὶ γινωσκομένων τὰ ἀφανῆ καὶ ἄγνωστα παρ- « ιστᾶσιν οἱ τοῖς παραδείγμασι χρώμενοι. Ἡφαίστου μὲν γὰρ ἔργον οὐδεὶς « εἶδε πώποτε, Δαιδάλου δὲ πολλοὺς πολλὰ εἰκὸς ἑωρακέναι (1). »

(1) *Ad Il.* Σ', 591.

Je tenais surtout à montrer qu'Homère a bien cru désigner un véritable artiste sous le nom de Dédale, et qu'il n'était ici que l'écho sincère d'une tradition plus ancienne que lui de plusieurs siècles. On voit que les interprètes que nous venons de citer, avaient la même foi. Plus tard, bien plus tard encore, toujours fidèle au même nom, la même tradition s'obstine à voir l'œuvre du vieux Dédale dans des œuvres relativement récentes. Deux statues de bois, en Béotie, et deux autres en Crète, seront encore au second siècle de l'ère chrétienne, attribuées à cet artiste, et un bas-relief en marbre blanc à Cnose sera pris pour le monument qu'a célébré Homère. Ecoutons Pausanias : « Des œuvres de Dédale il existe ces deux-ci en Béotie, « Hercule à Thèbes et Trophonius chez les Lébadéens. Il y a encore « deux autres statues en bois dans la Crète, Britomartis (la Diane « crétoise) à Olunte et Minerve chez les Cnosiens. Chez ces derniers « se voit aussi le chœur d'Ariane, dont Homère même a fait men- « tion dans l'*Iliade*, sculpté sur marbre blanc. — Δαιδάλου δὲ τῶν « ἔργων δύο μὲν ταῦτά ἐστιν ἐν Βοιωτίᾳ, Ἡρακλῆς τε ἐν Θήβαις, καὶ παρὰ « Λεβαδεῦσιν ὁ Τροφώνιος· τοσαῦτα δὲ ἕτερα ξόανα ἐν Κρήτῃ, Βριτόμαρτις « ἐν Ὀλοῦντι καὶ Ἀθηνᾶ παρὰ Κνωσίοις. Παρὰ τούτοις δὲ καὶ ὁ τῆς « Ἀριάδνης χορὸς, οὗ καὶ Ὅμηρος ἐν Ἰλιάδι μνήμην ἐποιήσατο, ἐπειργα- « σμένος ἐστὶν ἐπὶ λευκοῦ λίθου (1). »

ÉPÉUS.

Sa généalogie. — Éclaircissements sur la fondation des colonies qui s'établirent en Phocide. — Épéus succède à Panopée son père. — Affaiblissement de leur puissance. — Lacune de l'histoire de la Phocide remplie à l'aide d'une tradition conservée par Lycophron ; importance historique et grammaticale de ce poète. — Épéus part pour le siége de Troie ; dans quel état se trouve alors sa fortune ? — Au siége, il ne se distingue par aucune vertu royale ni héroïque, mais il se relève par un grand service national : il invente le cheval de bois. — Histoire détaillée de ce cheval ; rôle considérable qu'il

(1) IX, 40, 2.

joue dans la littérature et dans les arts du dessin. — Épéus revient de Troie; on le fait fondateur à son retour des trois villes italiennes Lagarie, Métaponte et Pises. — Discussion à ce sujet; il ne fonda que Lagarie, après avoir élevé un temple à Minerve Eilénie, près de Métaponte. — OEuvres d'art qu'on lui attribue, indépendamment du cheval de bois. — Platon a caractérisé Épéus d'une manière aussi juste qu'ingénieuse.

Ce nom, qui ne réveille d'ordinaire dans l'esprit, même de beaucoup de savants, que le souvenir de la fameuse machine où s'enfermèrent les Grecs pour pénétrer dans Troie, ce nom soulève cependant les plus graves et les plus difficiles questions d'histoire et d'archéologie. Personne jusqu'ici ne s'est avisé d'écrire la vie d'Epéus; mais on verra par les événements que nous avons à retracer, qu'il était digne de trouver un historien.

Disons d'abord un mot de la généalogie de notre héros. Jupiter eut d'Ægine, fille d'Asopus, un fils qui s'appela Æaque. Celui-ci eut trois fils, Pélée, Télamon et Phocus. Mais ils ne naquirent point de la même mère; Æaque eut les deux premiers d'Endéide, fille de Sciron, et le troisième de Psamathé, fille de Nérée (1). Pélée fut père d'Achille, Télamon fut père d'Ajax et de Teucer, et Phocus fut père de Crisus et de Panopée. Ce dernier engendra Epéus, lui transmettant ainsi le sang du plus grand des dieux et du plus juste des mortels.

Obligé de s'expatrier de l'île natale, Phocus, suivi de ses deux fils et d'une colonie d'Eginètes, alla s'établir dans cette contrée de la Grèce, qui, de son nom, s'appela Phocide. C'est ce qu'attestent les plus graves autorités, et avec elles Pausanias, ainsi que nous le verrons. Il est vrai que Phocus mourut jeune, tué par ses frères Pélée et Télamon, d'où plusieurs ont conclu que ce n'était pas de ce Phocus que la Phocide avait pris son nom, mais bien d'un Phocus corinthien, fils d'Ornytion, le second fils de Sisyphe. Clavier est

(1) Apollodor., III, 12, 8.

même allé plus loin : en niant que Phocus eût jamais conduit de colonie en Phocide, il a prétendu encore que ce prince n'avait jamais eu d'enfants; et cette opinion était tellement arrêtée chez lui qu'il l'a reproduite dans tous ses ouvrages, une première fois, dans sa traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore* (1), une seconde fois, dans son *Histoire des premiers temps de la Grèce* (2), et une troisième fois, avec plus de développement, dans sa traduction de Pausanias. Voici son dernier mot : « Je ne conçois pas comment Pau-« sanias n'a pas réfléchi que Phocus ayant été tué dans sa première « jeunesse, dans l'île d'Egine, il n'était pas possible qu'il eût été « s'établir dans la Phocide, et qu'il y eût laissé des enfants. D'ail-« leurs, s'il avait eu des enfants, ils auraient dû être contemporains « d'Ajax, fils de Télamon et d'Achille, fils de Pélée, ses frères; ce-« pendant Panopée et Crissus leur étaient antérieurs au moins d'une « génération. Il est donc évident, comme je l'ai observé dans mes « notes sur Appollodore, d'après le scholiaste de Lycophron, que « Panopée et Crissus étaient fils de Phocus, fils d'Ornytion (3). »

Est venu ensuite Raoul-Rochette, qui, reproduisant la même opinion un peu modifiée, a dit : « Mais comme ce personnage fut tué « très-jeune par ses frères Télamon et Pélée, avant qu'il eût pu « former un établissement au dehors, il est évident que cette tradi-« tion est mal fondée, à moins qu'on ne suppose avec Pausanias, « que ce furent *les fils de Phocus* et non *Phocus lui-même*, qui con-« duisirent cette colonie (4). »

Ce qui m'étonne ici, ce n'est pas de voir Raoul-Rochette se tromper (le fatras d'érudition qu'il nous a donné sous le titre d'Histoire *critique*, fourmille d'erreurs de toutes sortes), mais c'est de voir Clavier, qui s'occupa pendant vingt ans de la traduction de Pausanias, ne pas se souvenir que son auteur avait prévenu la difficulté qu'il lui oppose, et l'avait résolue d'avance. Pausanias, en effet, décrivant la fameuse peinture dont Polygnote avait orné le Lesché de Delphes, peinture qui est une véritable autorité histori-

(1) T. II, p. 249.
(2) T. I, p. 265.
(3) *Traduct. de Pausan.*, *Supplém.*, p. 92.
(4) *Histoire critique de l'Établissement des colon. grecq.*, t. II, p. 56.

que pour les événements qu'elle retraçait, nous apprend que le savant artiste avait dans un endroit représenté Phocus, et qu'il y rappelait une circonstance touchante de l'établissement de ce héros dans la contrée. On y voyait, dit-il, Iasée ôtant un anneau de la main gauche de Phocus, et le docte Périégète explique ainsi cette particularité : « Quand Phocus, fils d'Æaque, eut passé d'Egine dans la con-
« trée que nous appelons aujourd'hui Phocide, et qu'il se fut rendu
« maître de l'autorité souveraine sur les hommes qui habitaient
« cette terre, et qu'il était décidé à s'y établir, Iasée se lia avec lui
« de l'amitié la plus vive, et il lui fit des présents, comme c'est na-
« turel, et lui donna notamment un anneau ayant pour cachet une
« pierre gravée enchâssée dans de l'or. Mais Phocus, non longtemps
« après, étant retourné à Egine, Pélée se résolut aussitôt à lui ôter
« la vie ; et voilà pourquoi dans la peinture, afin de rappeler cette
« vive amitié, on a représenté Iasée désirant contempler le cachet,
« et Phocus le lui laissant prendre. — Φώκῳ τῷ Αἰακοῦ διαβάντι
« ἐξ Αἰγίνης ἐς τὴν νῦν καλουμένην Φωκίδα, καὶ ἀνθρώπων τε ἀρχὴν τῶν
« ἐν τῇ ἠπείρῳ ταύτῃ κτήσασθαι, καὶ αὐτῷ θέλοντι ἐνταῦθα οἰκῆσαι, ἀφίκετο
« ἐπὶ πλεῖστον ὁ Ἰασεὺς φιλίας, καί οἱ δῶρα ἄλλα τε, ὡς εἰκὸς, ἐδωρήσατο,
« καὶ λίθου σφραγῖδα ἐνδεδεμένην χρυσῷ. Φώκῳ δὲ οὐ μετὰ πολὺν χρόνον
« ἀνακομισθέντι ἐς Αἴγιναν, Πηλεὺς αὐτίκα ἐβούλευσε τοῦ βίου τὴν τελευ-
« τήν· καὶ τοῦδε εἵνεκα ἐν τῇ γραφῇ ἐς ἀνάμνησιν ἐκείνης τῆς φιλίας ὅ τε
« Ἰασεὺς τὴν σφραγῖδά ἐστιν ἐθέλων θεάσασθαι, καὶ ὁ Φῶκος παριεὶς
« λαβεῖν αὐτήν (1). »

Ainsi Phocus conduisit une colonie en Phocide, et s'établit en souverain dans ce pays ; et ce ne fut que quelque temps après qu'étant retourné à Egine, il fut mis à mort par son frère Pélée. Pausanias l'affirme, en s'appuyant sur une autorité respectable, je le répète, sur la peinture de Polygnote. Le grand artiste, en effet, suivait les traditions les plus accréditées, notamment celles des poèmes intitulés la *Petite Iliade* et la *Destruction d'Ilion ;* et il se serait bien gardé surtout de déroger à la croyance générale, dans un cas où il s'agissait du héros éponyme de la Phocide.

« Mais, nous objecte Clavier, les enfants de Phocus auraient dû

(1) X, 30, 2.

« être contemporains d'Ajax et d'Achille; cependant Panopée et Cris-
« sus leur étaient antérieurs au moins d'une génération. »

Cette objection repose sur une méprise que nous allons essayer de redresser.

Phocus, selon moi, fut l'aîné des fils d'Æaque; je l'infère de l'ensemble de son histoire et de quelques circonstances qui nous sont parvenues. Ainsi, nous dit Apollodore, il excita la jalousie de ses frères Pélée et Télamon par sa supériorité dans les combats des jeux publics : « Διαφέροντος δὲ ἐν τοῖς ἀγῶσι Φώκου (1). » Ainsi, nous dit Antoninus Liberalis : « Æaque aima ce fils d'une tendresse extrême, « parce que c'était un homme d'un mérite accompli. — Τοῦτον « ἐφίλησε περισσῶς Αἰακὸς, ὅτι καλὸς κἀγαθὸς ἦν ἀνήρ (2). » Éloge, pour le dire en passant, qui ne conviendrait guère à celui que Clavier fait mourir enfant.

La discorde qu'alluma la jalousie entre les frères obligea sans doute Phocus à s'expatrier. Il pouvait avoir alors vingt-deux à vingt-trois ans, et il devait être père de deux enfants, que sa femme lui avait donnés d'un seul accouchement. Il existe même sur ces jumeaux une anecdote légendaire, d'après laquelle Crisus et Panopée s'étaient battus dans le sein maternel. Lycophron l'a recueillie; parlant de Panopée : « Lui, dit-il, qui engagea dans le sein maternel « un combat odieux contre son frère, en le frappant avec ses « mains. »

Ὁ μητρὸς ἐντὸς δελφύος στυγνὴν μάχην
Στήσας ἀραγμοῖς πρὸς κασίγνητον χεροῖν (3).

Son établissement dans la Phocide dut demander au moins deux ou trois années, au bout desquelles il revint à Egine pour mourir. En admettant qu'il fût l'aîné de quatre ou cinq ans, ses frères, ou plutôt ses meurtriers, avaient alors vingt-deux et vingt-un ans, et ses enfants pouvaient avoir six ans. Ne parlons que de Panopée, le plus connu et le plus illustre. A vingt ans, il a pu devenir père d'Epéus,

(1) III, 12, 8.
(2) *Metam.*, XXXVIII.
(3) *Alexandr.*, 939 sq.

lorsque ses oncles avaient trente-six et trente-cinq ans. Supposons maintenant que ces oncles soient devenus pères vers cette époque, l'un d'Achille, l'autre d'Ajax : la supposition n'a rien d'invraisemblable. Nous savons qu'Achille fut le dernier enfant de Pélée, et que celui-ci était déjà vieux quand celui-là partit pour Troie. Il est dit dans l'*Iliade* : « Le vieux Pélée recommandait à son fils Achille. »

Πηλεὺς μὲν ᾧ παιδὶ γέρων ἐπέτελλ' Ἀχιλῆϊ (1).

Quant à Télamon, il fut longtemps sans enfants, et il s'en affligeait, lorsque Hercule pria les dieux d'accorder à son ami un digne rejeton. Sa prière fut exaucée, et Télamon devint le père d'Ajax. C'est Pindare qui raconte l'histoire (2).

Déjà la difficulté suscitée par Clavier s'évanouit, et la cause de sa méprise devient évidente. Pour retrouver cette génération qui l'embarrassait, il a suffi d'allonger un peu la vie de Phocus, qu'il raccourcissait trop, et de reporter la naissance d'Achille et d'Ajax à une époque plus avancée de la vie de Pélée et de Télamon. Par là Epéus s'est trouvé, à quelques années près, si l'on veut, du même âge que les cousins germains de son père. Cette disparité d'âge entre les pères ne doit point faire conclure à la même disparité entre les enfants ; on s'exposerait aux plus graves erreurs. Nestor était plus vieux qu'Ulysse de trente ans au moins, et cependant il avait un fils du même âge que celui d'Ulysse. Dans l'*Odyssée*, Pisistrate, le plus jeune de ses enfants, dit, en parlant de Télémaque : « Ὁμηλικίη δ'ἐμοὶ « αὐτῷ (3). — J'ai le même âge que lui. » Or, Télémaque avait alors un peu plus de vingt ans, car il commençait ses pérégrinations pour aller à la recherche de son père.

Mais, après avoir réfuté les objections de Clavier, nous lui en ferons à notre tour, et que nous osons dire irréfutables.

S'il y a un fait bien établi dans l'histoire héroïque, c'est qu'Epéus était fils de Panopée, et qu'il descendait d'Æaque. Nous en aurons plus d'une preuve en avançant ; pour le moment, il me suffira d'alléguer

(1) *Il.* Λ', 783.
(2) *Isthm.* VI, 50-80.
(3) *Odyss.*, Γ', 49.

le témoignage de Lycophron et de son scholiaste. Interprétant ce vers de l'*Alexandra* :

> Λεύσσω σε, τλῆμον, δεύτερον πυρουμένην
> Ταῖς τ'Αἰακείαις χερσί......... (1)·

« Je te vois, malheureuse (Troie), une seconde fois brûlée et par « les mains des descendants d'Æaque. » Tzetzès dit : « Ταῖς Αἰακείαις « χερσὶν, ἤτοι τοῦ Ἐπειοῦ ἢ Νεοπτολέμου · Αἰακοῦ γὰρ δευτερογόνοι οἱ « ἀμφότεροι ὅ τε Νεοπτόλεμος καὶ ὁ Ἐπειός. — Par les mains des des- « cendants d'Æaque, c'est-à-dire par les mains d'Epéus ou de Néo- « ptolème, car tous les deux, Néoptolème et Epéus étaient arrière- « petits-fils d'Æaque. » Et un peu plus bas il ajoute : « Ταῖς τοῦ « Νεοπτολέμου χερσὶ καὶ τοῦ Ἐπειοῦ, διὰ τὸν δούρειον ἵππον. Κατάγει δὲ « τὸ γένος Ἐπειὸς ἀπὸ Αἰακοῦ. — Par les mains de Néoptolème et « d'Epéus, à cause du cheval de bois. Epéus, en effet, tire son ori- « gine d'Æaque. » Tzetzès lui-même, parlant cette fois pour son propre compte, n'hésitera point à donner, dans ses *Posthomériques*, le titre d'Æacide à Epéus : « Et à l'instant le descendant d'Æaque, « l'industrieux Epéus, dit. »

> Αὐτίκα δ'Αἰακίδης περιδέξιος εἶπεν Ἐπειός (2).

Que dit cependant Clavier ? Que Panopée était fils d'Ornytion, d'où il suit que ce fils d'Ornytion serait aussi père d'Epéus. Mais Ornytion, de qui était-il fils ? de Sisyphe (3) et non d'Æaque. Clavier confondrait donc les deux races rivales et ennemies, les Æacides et les Sisyphides, c'est-à-dire qu'il porterait le trouble et la perturbation dans les plus célèbres descendances de l'antiquité. N'insistons pas sur son erreur, elle est condamnée sans retour.

Venons maintenant à la supposition que Raoul-Rochette a prêtée à Pausanias, et qui mettrait le Périégète en contradiction avec lui-même. « A moins qu'on ne suppose avec Pausanias, a-t-il dit, que « ce furent *les fils de Phocus* et non *Phocus lui-même*, qui condui-

(1) *Alexandr.*, 52.
(2) *Posthom.*, 632.
(3) Pausan. II, 4, 3.

« sirent cette colonie. » Pausanias n'a supposé rien de semblable, et nous n'avons ici qu'une preuve de plus de la légèreté superficielle avec laquelle le prétendu historien des colonies grecques a traité son sujet. A l'endroit indiqué, Pausanias parle des deux fils de Phocus, Panopée et Crisus, comme ayant fixé leur demeure autour du Parnasse, dans le pays qui s'appela depuis Phocide : « Τῶν δὲ αὖ Φώ-« κου παίδων περὶ τὸν Παρνασσὸν οἰκησάντων ἐν τῇ νῦν καλουμένῃ Φω-« κίδι (1). » Que suit-il de là? Que Phocus conduisit ses deux fils en Phocide, comme c'était naturel, et qu'après la mort de leur père, dont le règne fut court, ils lui succédèrent : quoi de plus naturel encore et de plus simple?

Il reste cependant une dernière difficulté : comment concilier les prétentions de Phocus, fils d'Ornytion, avec celles de Phocus, fils d'Æaque, sur la Phocide? Pausanias, au même endroit, nous donne le moyen de résoudre la difficulté et de mettre d'accord les deux princes. Immédiatement après la phrase qui vient d'être citée, il ajoute : « Le nom de Phocide cependant avait été déjà donné à la « contrée une génération avant l'arrivée de Phocus, fils d'Æaque, « par Phocus, fils d'Ornytion, qui s'y était venu établir. Mais, sous ce « dernier Phocus, c'était la partie du pays située aux environs de « Tithorée et du Parnasse qui s'appelait Phocide; tandis que, sous « Phocus, fils d'Æaque, ce nom prévalut pour désigner aussi tous « les peuples qui vont jusqu'aux frontières des Myniens Orchomé-« niens, et qui s'étendent jusqu'à Scarphée, la ville des Locriens. « — Τὸ δὲ ὄνομα προϋπῆρχεν ἤδη τῇ χώρᾳ, Φώκου τοῦ Ὀρνυτίωνος γενεᾷ « πρότερον ἐς αὐτὴν ἐλθόντος. Ἐπὶ μὲν δὴ Φώκου τούτου περὶ Τιθορέαν τε « καὶ Παρνασσὸν ἐκαλεῖτο ἡ Φωκίς· ἐπὶ δὲ τοῦ Αἰακοῦ καὶ πᾶσιν ἐξενίκη-« σεν, ὅσοι Μινύαις τέ εἰσιν Ὀρχομενίοις ὅμοροι, καὶ ἐπὶ Σκάρφειαν τὴν « Λοκρῶν καθήκουσι. »

Tout s'explique : Phocus, fils d'Ornytion, fils de Sisyphe, conduisit une colonie corinthienne dans le pays appelé depuis Phocide, et il s'établit à Tithorée, comme nous le dit encore ailleurs Pausanias : « Καὶ ὁ μὲν ἀπῴκησεν ἐς Τιθορέαν τῆς νῦν καλουμένης Φωκίδος (2), » ne

(1) II, 29, 2.
(2) II, 4, 3.

dépassant guère le territoire qui dépendait de cette ville et la partie septentrionale du mont Parnasse; or, ce fut cette partie seule qui reçut premièrement le nom de Phocide. Mais plus tard, Phocus, fils d'Æaque, étant venu dans la même province à la tête d'une troupe d'Eginètes, se fixa dans la partie méridionale du mont Parnasse, et bientôt la nouvelle colonie poussa vers le sud jusqu'au golfe de Corinthe, et ne s'arrêta vers l'est et le nord-est qu'au lac Copaïs et à la mer d'Eubée, donnant par l'agrandissement de sa puissance une extension considérable au nom de Phocide. Ajoutons même que la province ne se borna pas à perpétuer par son nom de Phocide la mémoire du fondateur de la colonie, mais qu'elle consacra encore le souvenir de ses deux fils, Crisus et Panopée, par le nom de deux villes importantes, Crisa au sud et Panopée à l'est.

Pour Crisa, nous avons un témoignage de grand poids, celui d'Hécatée de Milet. Etienne de Byzance nous dit : « Κρίσα, πόλις Φωκί-« δος. Ἑκαταῖος Εὐρώπη, ἀπὸ Κρίσου Φώκου υἱοῦ (1). — Crisa, ville « de la Phocide; Hécatée, dans son *Europe*, dit que ce nom vient « de Crisus, fils de Phocus. »

Pour Panopée, nous avons la tradition même du pays. Pausanias, qui visitait cette ville à une époque où elle était fort déchue de son antique splendeur, nous dit : « Les habitants assurent que la ville « tire son nom du père d'Epéus. — Καὶ γενέσθαι μὲν τῇ πόλει τὸ ὄνο-« μα λέγουσιν ἀπὸ τοῦ Ἐπειοῦ πατρός (2). » Etienne de Byzance confirme la tradition : « Πανόπη (le nom ancien est Πανοπεὺς), πόλις Φω-« κίδος· κέκληται δὲ ἀπὸ Πανοπέως, τοῦ Φώκου παιδός (3). — Panopée, « ville de la Phocide; elle s'appelle ainsi de Panopée, fils de « Phocus. »

Que si quelques esprits jugeaient les discussions où nous venons d'entrer un peu arides et sans beaucoup d'importance, nous leur répondrions que les traditions généalogiques servent de fondement à l'histoire d'Epéus, comme à toute histoire en général, et qu'elles sont le point de départ obligé de tout travail sérieux sur l'antiquité.

(1) V. Κρίσα; cf. Eustath. *ad. Il.* B', 520, p. 274.
(2) X, 4, 1.
(3) V. Πανόπη; cf Eustath. l. c.

Phocus, fils d'Æaque, laissa donc en Phocide deux héritiers de sa puissance, qui, après l'avoir agrandie, la transmirent à leur tour à leurs enfants. Le successeur de Panopée fut Epéus, son fils. « Asius, « dit Pausanias, Asius, celui qui a décrit les généalogies en vers épi- « ques, donne à Phocus pour fils Panopée et Crisus. Et de Panopée « naquit Epéus, celui qui construisit le cheval de bois, comme l'é- « crit Homère, dans ses vers. — Φώκῳ δὲ Ἄσιος ὁ τὰ ἔπη ποιήσας « γενέσθαι φησὶ Πανοπέα καὶ Κρῖσον. Καὶ Πανοπέως μὲν ἐγένετο Ἐπειὸς, « ὁ τὸν ἵππον τὸν δούρειον, ὡς Ὅμηρος ἐποίησεν, ἐργασάμενος (1). »

Que se passa-t-il cependant vers les dernières années du règne de Panopée, et que devint son royaume entre les mains d'Epéus? La colonie éginétique aurait-elle déchu, pendant que la colonie corinthienne s'élevait, et celle-ci aurait-elle gagné tout ce que celle-là perdait en force et en étendue? L'histoire ne dit rien de positif sur ce sujet, mais elle nous fait des révélations indirectes fort curieuses et pleines de graves enseignements.

Transportons-nous au fond de la Grèce occidentale, dans la partie la plus reculée de l'Acarnanie. Là habitaient les Taphiens ou Téléboens, qui occupèrent ensuite la plupart des îles groupées autour de cette côte, notamment les îles Echinades. D'humeur violente et belliqueuse, les Taphiens profitaient de leur situation pour ravager les terres par des incursions, ou infester les mers par des pirateries; et c'est ce qui leur valut l'épithète qu'Homère attache à leur nom : Τάφιοι, ληίστορες ἄνδρες, *Taphiens*, *hommes déprédateurs* (2). Toutefois, dans la circonstance dont nous voulons parler, les Taphiens motivaient leur violence sur le refus d'un droit qu'ils disaient légitime. Pour juger de leurs prétentions, il nous faut interroger encore l'histoire primitive, celle qui dénombre les ancêtres, en remontant à l'origine, et qui suit dans leur cours les alliances des familles entre elles, c'est-à-dire les généalogies.

De Persée, roi de Tirynthe et de Mycènes, naquirent plusieurs fils, entre autres Alcée, Hélius, Mestor et Electryon. Alcée épousa Hipponomé, fille de Ménœcée, roi de Thèbes, et en eut un fils, Amphi-

(1) II, 19, 4.
(2) *Odyss.*, O', 426.

tryon, et une fille, Anaxo. De Mestor et de Lysidice, fille de Pélops, naquit Hippothoé, que Neptune transporta dans les îles Echinades, et qu'il rendit mère d'un fils, appelé Taphius. Taphius eut un fils, Ptérélas, qui devint le père d'une fille appelée Comætho, et de six fils. Electryon ayant épousé Anaxo, sa nièce, en eut une fille, appelée Alcmène, et plusieurs fils, et succéda à son père sur le trône de Mycènes. Il y régnait paisiblement, lorsque les fils de Ptérélas, partis des Echinades, vinrent réclamer les Etats de Mestor, leur aïeul maternel (1). Electryon refusa, et les Taphiens irrités tuèrent ses fils, et emmenèrent ses bœufs, richesse principale dans ces temps héroïques. Bientôt Electryon périt lui-même, et accidentellement de la main de son neveu Amphitryon, selon le récit le plus accrédité. Alcmène, sa fille, princesse d'une remarquable beauté, se retira auprès de Créon, roi de Thèbes, l'allié de sa famille, et fit publier qu'elle offrait sa main à celui qui vengerait la mort de ses frères. Amphitryon, qui se trouvait alors lui-même auprès de Créon, le frère de sa mère, accepta l'engagement (2). Il se mit donc à chercher des alliés, et parvint à faire entrer quatre princes dans sa querelle. « Amphitryon, nous dit Apollodore, ayant pour allié Céphalus, « qui lui vint de Thoricus, dans l'Attique, Panopée, de la Phocide, « Hélius, fils de Persée, d'Hélos, ville de l'Argolide, et Créon, de « Thèbes, dévastait les îles des Taphiens..... Et après la mort de « Ptérélas, il les subjugua toutes..... Et emportant son butin, il na- « viguait vers Thèbes. — Ἀμφιτρύων δὲ ἔχων ἐκ μὲν Θορικοῦ τῆς « Ἀττικῆς Κέφαλον συμμαχοῦντα, ἐκ δὲ Φωκέων Πανοπέα, ἐκ δὲ Ἕλους « τῆς Ἀργείας Ἕλειον τὸν Περσέως, ἐκ δὲ Θηβῶν Κρέοντα, τὰς τῶν « Ταφίων νήσους ἐπόρθει..... Καὶ τὴν λείαν ἔχων εἰς Θήβας ἔπλει (3). »

(1) Apollodor., II, 4, 5 sq.

(2) Herodor. ap. Schol. Apollon. Rhod., I, 747.

(3) II, 4, 7. — Heyne remarque, dans son commentaire sur Apollodore, qu'il fallait nécessairement des vaisseaux pour exécuter l'entreprise d'Amphitryon; or, ajoute-t-il, nulle part, il n'en est fait mention. D'où le savant commentateur est amené à se demander si les poètes suivaient ici des traditions d'après lesquelles les Taphiens, à cette époque reculée, habitaient seulement la terre ferme : « Nec illa expeditio sine navibus fieri « potuit, quarum tamen nusquam fit mentio. An ergo antiquiores Tele-

L'auteur du *Bouclier d'Hercule*, énumérant les alliés d'Amphitryon ne parle point des Athéniens, et il substitue les Locriens aux Argiens, ce qui n'est pas sans gravité (1). Mais on s'accorde sur la présence des Phocéens, et tout prouve que ce peuple et son roi étaient alors puissants et renommés. Cette fortune cependant touche à son terme; les dieux y vont mettre fin pour venger un parjure. Quel était ce parjure? Les sources ordinaires nous font ici défaut; mais il est un écrivain, poète distingué autant que profond

« boas in continente habitasse illa adhuc ætate acceperant narratum « poetæ (Apollod. *Biblioth.*, t. II, p. 131)? »

Je m'étonne en vérité que Heyne et tous ceux qui, avant et après lui, se sont occupés d'Apollodore, ne se soient point aperçus que le renseignement, depuis si longtemps demandé à l'histoire, se trouve dans leur auteur, et à l'endroit même qui a provoqué la remarque. Apollodore, en effet, nous venons de l'entendre, parle de la *dévastation des îles des Taphiens*, τὰς τῶν Ταφίων νήσους ἐπόρθει, ce qui prouve assurément que les poètes qu'il suit, et il suit les plus anciens, supposaient alors les Taphiens en possession des îles voisines de l'Acarnanie.

Mais ce n'est pas tout, le mot de *vaisseau*, si longtemps cherché, se trouve encore au même endroit, s'il est vrai qu'on ne puisse naviguer sans vaisseau; car il y est dit expressément qu'Amphitryon *naviguait* vers Thèbes, εἰς Θήβας ἔπλει.

Ce mot me suggère une correction pour un vers fameux; c'est le vers que lut Hérodote sur un trépied consacré dans le temple d'Apollon Isménius à Thèbes par Amphitryon, au retour de son expédition contre les Taphiens. Les manuscrits et les anciennes éditions le donnent ainsi :

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκεν ἐὼν ἀπὸ Τηλεβοάων (Herodot., V, 59).

Comme ἐὼν ne se peut construire avec le reste de la phrase, Bentley proposa de lire ἀνέθηκε νέων, en prenant νέω dans le sens de *revenir*, et la conjecture a été généralement admise. Mais νέω ne se prend jamais dans ce sens, à l'actif; c'est toujours le moyen νέομαι qu'on emploie, pour signifier *aller*, *venir*.

Il m'est donc venu à l'esprit qu'Apollodore pourrait bien nous avoir conservé le mot que réclame la vénérable inscription, et je proposerais de lire πλέων, au lieu de νέων ·

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκε πλέων ἀπὸ Τηλεβοάων.

« Amphitryon me consacra, à son retour par mer de chez les Télé« boens. »

(1) *Scut. Herc.*, 23 sqq.

érudit, qui connaissait l'inspiration, mais qui partageant aussi les goûts de son temps pour les curiosités de l'archaïsme, s'évertua à faire entrer dans un poème les formes de langage les moins usitées et les traditions les moins répandues. On voit que je veux parler de Lycophron et de son *Alexandra.* Or, c'est dans ce poème, dans ce bizarre tissu d'antiquités historiques et grammaticales que se trouve le renseignement que nous cherchons.

Il paraît qu'avant de commencer la guerre, Amphitryon convint avec ses alliés de mettre le butin en commun, et qu'il leur fit jurer par Minerve et par Mars de n'en distraire à leur profit aucune partie. Tous prêtèrent le serment, et un seul eut la faiblesse de le trahir; ce fut Panopée. Les dieux le punirent cruellement de son parjure, en lui donnant un fils aussi lâche et aussi poltron que le père était brave et courageux. C'est ce que dit Alexandra, mais en style lycophronien, qui a horreur du nom propre, et qui n'emploie que de savantes périphrases. Il est question d'Epéus : « Le constructeur « du cheval demeurera dans les bras de Lagarie (c'est une ville « d'Italie dont nous nous occuperons plus bas), lui qui a toujours « redouté la pique et la phalange guerrière, expiant ainsi le serment « fait et faussé par son père, serment que le malheureux osa prêter « au sujet des troupeaux conquis par la lance, en attestant Alœtis, « Cydonie, Thraso (trois surnoms de Minerve) et le dieu de la Thrace, « Candaon ou Mamertus (deux surnoms de Mars), loup pesamment « armé..... C'est, en effet, à cause de cela que les dieux ne lui « donnèrent pour propager sa race qu'un être poltron, brave pugile « à la vérité, mais tremblant dans le tumulte de la guerre. »

Ὁ δ' ἱπποτέκτων Λαγαρίας ἐν ἀγκάλαις,
Ἔγχος πεφρικὼς καὶ φάλαγγα θουρίαν,
Πατρῷον ὅρκον ἐκτίνων ψευδώμοτον,
Ὃν ἀμφὶ μήλων τῶν δοριχτήτων τάλας
Ἀλοῖταν ἔτλη τὴν Κυδωνίαν Θρασὼ
Ὁρκωμοτῆσαι, τόν τε Κρηστώνης θεὸν
Κανδάον' ἢ Μάμερτον ὁπλίτην λύκον,
............................,

Τοιγὰρ πόποι φύξηλιν ἤνδρωσαν σπόρον,
Πύκτην μὲν ἐσθλὸν, πτῶκα δ'ἐν κλόνῳ δορός (1).

Le scholiaste de Lycophron va s'expliquer en termes plus vulgaires et tout à fait clairs. « Ainsi donc, dit-il, Lycophron, qui se « met en opposition avec tous les historiens, assure que dans la « lutte contre les Taphiens, avant le commencement de la guerre, « tous les princes alliés jurèrent par Mars et par Minerve de ne rien « cacher des dépouilles. Mais Panopée seul, ayant violé les serments « et caché une partie de ces dépouilles, engendra, en punition de « son parjure, un enfant, qui fut un lâche, Epéus. — 'Εν γοῦν τῇ « πρὸς τοὺς Ταφίους μάχῃ, πρὸ τῆς συμβολῆς τοῦ πολέμου, φησὶν ὁ πᾶσιν « ἐναντιούμενος ἱστορικοῖς Λυκόφρων, ὅτι ὥρκωσαν ἅπαντες Ἄρεα καὶ « Ἀθηνᾶν, μηδὲν ἀποκρύψαι τῶν λαφύρων. Μόνος δὲ παραβὰς τοὺς ὅρκους « ὁ Πανοπεὺς, καὶ κρύψας τὶ τῶν λαφύρων, τούτου ἕνεκα δειλὸν παῖδα, τὸν « Ἐπειὸν, ἐγέννησεν. »

Cette réputation de lâcheté s'attacha même dans la suite si étroitement au nom d'Epéus, qu'il passa en proverbe de dire : « Plus « poltron qu'Epéus. — Ἐπειοῦ δειλότερος (2). » Le proverbe devait remonter haut, car il était déjà commun à l'époque de Cratinus, à qui on l'appliqua par dérision, comme nous l'apprend Suidas : « Οὕ- « τως ἐλέγετο Κρατῖνος ὁ κωμικός (3). »

Bien qu'il soit dit ici de Lycophron, qu'il se met en contradiction avec tous les historiens, gardons-nous de révoquer en doute la tradition qu'il rapporte : le poète n'a rien donné dans cette œuvre à l'imagination ; il n'a voulu étaler que du savoir. Il y eut donc une tradition peu vulgaire, et par là même préférée de Lycophron, qui faisait punir le parjure de Panopée par la lâcheté d'Epéus. Mais qui ne voit que, si cette lâcheté du fils n'eût amoindri en rien la puissance du père, jamais les anciens n'auraient songé à la rattacher à un crime commis envers les dieux, et à la regarder comme une punition du ciel? Il faut donc que Panopée, humilié peut-être lui-

(1) *Alexandr.*, 930-44.
(2) Zenob. *Cent.*, III, 81.
(3) V. Ἐπ. δειλ.

même par des revers sur la fin de son règne, ait transmis ses Etats à un successeur dégénéré, qui n'aura su ni les relever, ni les défendre, mais qui s'en sera laissé lâchement dépouiller, parce qu'il n'y avait plus en lui qu'un athlète et non un roi.

Je dirai ma pensée tout entière; cette tradition, en ce qui touche Panopée, me semble même n'avoir été qu'une invention pour expliquer l'abaissement extraordinaire d'une haute fortune. Il est impossible de compter le père d'Epéus parmi les auxiliaires d'Amphitryon; car cette expédition eut lieu avant la naissance d'Hercule : or, Hercule est antérieur à Panopée d'environ deux générations, en prenant la génération pour un espace de trente à trente-trois ans. Nous avons cherché à concilier la tradition quand cela se pouvait, c'était notre devoir; mais lorsqu'elle répugne à tout ordre des temps, force nous est de la regarder comme un mythe pur, c'est-à-dire comme exprimant une idée, non un fait. Tout ne fut cependant pas imaginaire ici, gardons-nous de le croire. Il y eut une expédition conduite par Amphitryon, et dont firent partie des Phocéens; il y eut un serment prêté par les associés, et trahi par l'un d'eux : seulement, plus tard, quand on voulut attribuer à la vengeance divine l'anéantissement d'un puissant empire, on ne s'inquiéta point de la chronologie, et l'on fit de Panopée le Phocéen parjure. Mais, quoi qu'il en soit de la cause d'un tel châtiment, il reste toujours certain que la lâcheté du fils fut regardée comme la punition du père, et que cette lâcheté ne put prendre le caractère d'une calamité divine que parce qu'elle conduisit à l'anéantissement de la puissance paternelle.

Cette conséquence, qui sort naturellement de la tradition, vient remplir une lacune de l'histoire, et nous donner en même temps la raison d'un fait qui ne s'expliquait point, je veux parler de la complète décadence où étaient tombés les descendants d'Æaque, dans la Phocide, à l'époque de la guerre de Troie. Épéus se trouva aussi entraîné par ce mouvement plus aventureux que calculé, qui emporta la Grèce vers l'Asie, et dont le prétexte ou la cause apparente fut l'affront fait à Ménélas. Mais dans quel état se trouvait alors sa puissance, et sur quoi régnait-il? Consultons le *Catalogue des vaisseaux*, dans l'*Iliade*, ce célèbre dénombrement des forces que les Grecs envoyèrent contre la ville de Priam. Le poète, parlant du contingent

fourni par la Phocide, le détaille ainsi : « Ensuite Schédius et Epi-
« strophus, fils d'Iphitus, le magnanime fils de Naubolus, comman-
« daient les Phocéens, qui possédaient Cyparissus et la pierreuse
« Pytho, et la très-divine Crisa et Daulis et Panopée, et qui occu-
« paient Anémorée et Hyampolis, et qui habitaient aussi sur les bords
« du divin fleuve Céphise, et qui possédaient Lilæa, aux sources du
« Céphise. Derrière eux suivaient ensemble quarante noirs vais-
« seaux. Ces chefs disposèrent les rangs des Phocéens, veillant à
« l'ordre soigneusement, et ils s'armaient près des Béotiens, à leur
« gauche. »

Αὐτὰρ Φωκήων Σχεδίος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον,
Υἱέες Ἰφίτου μεγαθύμου Ναυβολίδαο·
Οἳ Κυπάρισσον ἔχον, Πυθῶνά τε πετρήεσσαν,
Κρῖσάν τε ζαθέην καὶ Δαυλίδα καὶ Πανοπῆα,
Οἵ τ' Ἀνεμώρειαν καὶ Ὑάμπολιν ἀμφενέμοντο,
Οἵ τ' ἄρα πὰρ ποταμὸν Κηφισὸν δῖον ἔναιον,
Οἵ τε Λίλαιαν ἔχον, πηγῆς ἔπι Κηφισοῖο·
Τοῖς δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Οἱ μὲν Φωκήων στίχας ἔστασαν ἀμφιέποντες,
Βοιωτῶν δ' ἔμπλην ἐπ' ἀριστερὰ θωρήσσοντο (1).

Quels sont les deux chefs qui commandent en ce moment les Pho-
céens? Le scholiaste de Venise va nous donner leur généalogie :
« Ὄρνυτος ὁ Σισύφου, οὗ υἱὸς Φῶκος, οὗ Ὀρνυτίων, οὗ Ναύβολος, οὗ
« Ἴφιτος, οὗ Σχεδίος (2). — Ornytus (ou Ornytion), fils de Sisyphe,
« eut pour fils Phocus, qui eut pour fils Ornytion, qui eut pour fils
« Naubolus, qui eut pour fils Iphitus, qui eut pour fils Schédius. »

Schédius et Epistrophus descendaient donc de ce Phocus que
nous avons vu s'établir modestement à Tithorée; ils appartenaient
donc à la race de Sisyphe, et ils sont maintenant à la tête de la Pho-
cide. Qu'est devenue la famille d'Æaque, naguère toute-puissante?
Si elle n'est pas éteinte, elle est bien effacée. Des huit villes qu'Ho-

(1) *Il.* B', 517 sqq.
(2) *Ad. Il.* B', 517.

mère vient d'énumérer, on n'oserait dire quelle est celle qui peut encore être soumise à Epéus. Panopée rappelle le nom et la capitale de son père ; et c'est là qu'il était né lui-même, au rapport de Strabon : « Panopée, qui s'appelle aujourd'hui Phanotée, confine au « territoire de Lébadie ; c'est la patrie d'Epéus. — Πανοπεὺς δ' ὁ νῦν « Φανοτεὺς, ὅμορος τοῖς περὶ Λεβάδειαν τόποις· ἡ τοῦ Ἐπειοῦ πατρίς (1). » C'est donc là qu'il semblerait devoir régner ; mais Panopée est devenue le siége de la puissance de Schédius. Homère parlant de ce héros : « Schédius, dit-il, fils du magnanime Iphitus, qui l'empor« tait de beaucoup sur tous les Phocéens, qui avait établi sa rési« dence dans la célèbre Panopée, régnant sur un grand nombre « d'hommes. »

..... Σχεδίον, μεγαθύμου Ἰφίτου υἱὸν,
Φωκήων ὄχ' ἄριστον, ὃς ἐν κλειτῷ Πανοπῆϊ
Οἰκία ναιετάασκε, πολέσσ' ἄνδρεσσιν ἀνάσσων (2).

Où donc chercher une place pour le descendant d'Æaque ? Dans quelque ville sans doute peu importante, et soumise à la puissance qui domine sur la Phocide, à la race de Sisyphe.

C'est dans cette humble fortune que se trouvait Epéus, quand il fut appelé à faire partie de l'expédition commandée par Schédius et Epistrophus. On est déjà sous les murs de Troie ; n'attendez de lui ni intrépidité, ni vaillance dans les combats, et ne lui demandez aucune vertu guerrière : il traversera presque toute l'*Iliade*, sans donner au poète une seule occasion de le signaler. Ce n'est que vers les derniers chants qu'Epéus nous montre le mérite qui le distingue, et qu'il nous déclare lui-même avec une naïve franchise ses vertus et ses défauts.

Achille, faisant célébrer des jeux funèbres en l'honneur de Patrocle, propose un combat au ceste, et il promet un mulet pour le vainqueur, et une coupe à double fond pour le vaincu. « Aussitôt, « dit le poète, se leva un héros et brave et grand, habile dans le pu« gilat, Epéus, fils de Panopée ; et il mit la main sur le mulet pa-

(1) IX, p. 423.
(2) *Il.* P', 306 sqq.

« tient au travail, et il dit : Qu'il approche celui qui remportera la « coupe à double fond ; mais j'assure qu'aucun autre des Grecs « n'emmènera le mulet, après avoir vaincu au pugilat, car je me « flatte d'être le plus fort. Est-ce que ce n'est point assez que je sois « inférieur dans la bataille, puisque enfin il n'était pas absolument « possible d'être un mortel habile dans tous les travaux. Voici, en « effet, ce que je vais déclarer, et c'est là ce qui s'accomplira : « attaquant l'adversaire en face, je lui briserai le corps, et fracasse- « rai tous les os. Que ceux qui s'intéressent ici à lui en grand « nombre, restent à cet endroit même, pour l'emporter, quand il « aura été dompté par mes mains. »

. . . . Ὤρνυτο δ' αὐτίκ' ἀνὴρ ἠΰς τε μέγας τε,
Εἰδὼς πυγμαχίης, υἱὸς Πανοπῆος Ἐπειὸς,
Ἅψατο δ' ἡμιόνου ταλαεργοῦ, φώνησέν τε·
« Ἆσσον ἴτω, ὅστις δέπας οἴσεται ἀμφικύπελλον·
« Ἡμίονον δ' οὔ φημί τιν' ἀξέμεν ἄλλον Ἀχαιῶν,
« Πυγμῇ νικήσαντ'· ἐπεὶ εὔχομαι εἶναι ἄριστος.
« Ἦ οὐχ ἅλις, ὅττι μάχης ἐπιδεύομαι ; οὐδ' ἄρα πως ἦν
« Ἐν πάντεσσ' ἔργοισι δαήμονα φῶτα γενέσθαι·
« Ὧδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
« Ἀντικρὺ χρόα τε ῥήξω σύν τ' ὀστέ' ἀράξω.
« Κηδεμόνες δέ οἱ ἐνθάδ' ἀολλέες αὖθι μενόντων.
« Οἵ κέ μιν ἐξοίσουσιν, ἐμῆς ὑπὸ χερσὶ δαμέντα (1). »

Euryale, fils de Mécistée, *mortel égal aux dieux*, ἰσόθεος φὼς, ose seul braver cette jactance menaçante ; mais il éprouve le sort qu'a prédit l'indomptable pugile à son adversaire.

Bientôt après Achille invite à un combat du disque sphérique, appelé σόλος. Epéus se présente un des premiers ; mais il va montrer par son exemple la vérité de ce qu'il disait tout à l'heure, que les dieux n'ont pas départi tous les talents à un même homme. « Le di- « vin Epéus saisit le globe de fer, et le lança, après l'avoir fait « tournoyer ; mais il excita la risée de tous les Grecs. »

(1) *Il.* Ψ', 664 sqq.

. . . . Σόλον δ' ἕλε δῖος Ἐπειὸς,
Ἧκε δὲ δινήσας· γέλασαν δ' ἐπὶ πάντες Ἀχαιοί (1).

Ce sont là tous les souvenirs qu'Epéus a laissés dans l'*Iliade;* et il y paraît bien tel que l'a peint Lycophron, manquant, et de son aveu même, de la première qualité du héros, du courage militaire, et excellant à broyer les os d'un rival avec ses mains armées du ceste. Mais entre la fin du poème d'Homère et la prise de Troie, il s'écoule un intervalle fécond en événements mémorables, et c'est dans ce court espace de temps qu'Epéus va s'illustrer, sinon par une action héroïque, du moins par un grand service national, et se révéler à nous comme artiste par une invention des plus ingénieuses.

Le siége de Troie durait depuis dix ans, et les Grecs étaient à bout d'efforts et de courage, lorsque Epéus conçut le stratagème vainqueur, qui lui ouvrit les portes de la ville : c'est le cheval de bois, qui devait éterniser son nom, et former l'événement le plus célèbre de la plus célèbre expédition des temps anciens. Homère a parlé du fatal instrument à plusieurs reprises dans l'*Odyssée.* « Çà donc, dit « Ulysse au chanteur Démodocus, passe à un autre sujet, et chante « l'habile construction du cheval de bois que fit Epéus avec Minerve, « machine artificieuse que conduisit autrefois Ulysse dans l'Acro« pole, après l'avoir emplie de guerriers qui dévastèrent Ilion. »

Ἀλλ' ἄγε δή, μετάβηθι, καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον
Δουρατέου, τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,
Ὃν ποτ' ἐς ἀκρόπολιν δόλον ἤγαγε δῖος Ὀδυσσεὺς,
Ἀνδρῶν ἐμπλήσας οἳ Ἴλιον ἐξαλάπαξαν (2).

Et plus loin, Ulysse dit encore : « Mais lorsque nous fûmes des« cendus, les principaux des Grecs, dans le cheval que construisit « Epéus, et que j'eus été chargé du soin de tout, d'ouvrir l'insi« dieuse retraite ou de la fermer. »

(1) *Il.* Ψ', 839 sqq.
(2) *Odyss.* Θ', 492 sqq.

Αὐτὰρ ὅτ' εἰς ἵππον κατεβαίνομεν, ὃν κάμ' Ἐπειὸς,
Ἀργείων οἱ ἄριστοι, ἐμοὶ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο,
Ἠμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν λόχον, ἠδ' ἐπιθεῖναι (1).

Ménélas, pour louer l'inébranlable fermeté d'Ulysse, rappelle la conduite que tint le héros dans l'intérieur du cheval, « Dans l'inté- « rieur, dit-il, du cheval bien poli, où nous étions assis, nous tous « les principaux des Grecs, portant aux Troyens le meurtre et le « trépas. »

Ἵππῳ ἔνι ξεστῷ, ἵν' ἐνήμεθα πάντες ἄριστοι
Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες (2).

Après Homère, Virgile, les yeux sur son modèle, et traduisant δόλον ὃν κάμ' Ἐπειὸς, dira :

.... Et ipse doli fabricator Epeus (3).

Une invention, qui parlait si vivement à l'imagination, ne pouvait échapper aux ornements et aux amplifications des poètes postérieurs ; aussi l'objet qu'Homère indique d'un seul vers, que Virgile esquisse dans les deux suivants :

Instar montis equum divina Palladis arte
Ædificant, sectaque intexunt abiete costas (4),

« Ils construisent un cheval grand comme une montagne, et re- « vêtent ses flancs de sapin coupé et ajusté ; »
cet objet a-t-il été minutieusement, longuement et puérilement décrit par Quintus de Smyrne, dans ses *Paralipomènes* (5), et par Triphiodore, dans sa *Prise d'Ilion* (6).

Entre la sobriété tout à fait antique et l'intempérance du faux goût

(1) *Odyss.* Λ', 522 sqq.
(2) *Odyss.* Δ', 272.
(3) *Æn.*, II, 264.
(4) *Æn.*, II, 15 sq.
(5) *Paralipom.*, XII, 119-152.
(6) *Ilii Excid.*, 57-119.